

David vu par lui-même

On ne connaît de David, peintre peu expansif, dont l'art exclut la subjectivité, que deux textes majeurs où il se soit raconté. Ces deux « autobiographies », qui datent l'une de 1793, et l'autre d'après 1808, éclairent puissamment sa psychologie. Encore faut-il les lire d'un œil critique : David pêche souvent par omission, ou par erreur. Et plus encore, par illusion, rétrospective...

Une enfance bourgeoise

J.-L. David naquit à Paris l'2111750, de parents honnêtes et aisés ; du côté paternel ils faisaient le commerce et du côté maternel ils exerçaient les arts ; la famille de son père était depuis longtemps en bonne renommée pour le commerce des fers en gros et celle de sa mère appartenait à l'architecture, ses oncles l'exerçaient tous ; elle comptait aussi les peintres dont un, élève de Lebrun, l'aidait dans ses ouvrages ; Boucher le premier peintre du roi, était le cousin germain de sa grand'mère, et c'est à lui qu'il fut redevable des études qu'on lui fit faire au collège, par le regret qu'il avait lui-même, disait-il souvent, de ne les avoir pas faites.

Dès sa plus tendre enfance, David témoigna pour le dessin une passion exclusive, le dessin seul avait du charme pour lui, on lui faisait apprendre les premiers éléments d'instruction propres à cet âge que dans l'espérance qu'un de ses oncles ou cousins lui ferait un dessin, qu'il se mettait aussitôt à copier quand il avait le bonheur de l'obtenir.

Le Prix de Rome truqué de 1772

Je concourus quatre fois au grand Prix de Rome et je dois entrer à cet égard dans quelques détails qui pourront paraître intéressants. [...]

Mon second concours pourra devenir plus intéressant, il s'y mêle du tragique, le voici : j'étais piqué au jeu, aussi fais-je pour réussir des efforts extraordinaires, hélas trop inutiles, le moment n'était pas encore venu. Je devais apprendre de bonne heure à mes dépens à connaître l'injustice des hommes. Plein d'ardeur, j'écoute la lecture du sujet, c'était Diane et Apollon perçant de leurs flèches les enfants de Niobé. Aussitôt mon Ovide se retrace à mes yeux, je fais ma composition, le professeur y met son cachet. Rentré chez moi, je cours aux Métamorphoses, j'explique celle qui traite mon sujet, je commençais à m'applaudir de m'en être assez bien ressouvenu, je fais mon tableau. Ovide m'avait tellement monté la tête que tout ce que je faisais ne me satisfaisait pas complètement, je recommençais, sans penser que refaire sur de la peinture qui n'avait plus assez de temps pour sécher, la couleur nouvelle pourrait changer, c'est ce qui arriva dans les trois mois d'attente avant le jugement. Mais n'anticipons pas sur la suite, mon tableau paraît ; concurrents, maîtres, amis, chacun d'une voix unanime me donne le prix. On renferme mon tableau avec ceux de mes émules dans une salle fermée pour tout le monde, nous cédonos nos ateliers, qu'on nomme loge, aux sculpteurs qui prétendent également, sur un autre sujet au Prix de Rome. Ils occupent les loges le même intervalle de temps, ensuite arrive l'exposition publique des tableaux et bas-reliefs, il se passe une quinzaine de jours, soit à les vernir, soit à les exposer et ensuite à les juger.

C'est alors que je m'aperçus combien mon tableau avait noirci, j'en ai dit la raison. Ceux qui l'avaient précédemment vu ne le reconnaissaient plus, ou du moins prirent ce prétexte pour m'éloigner. On prononce enfin. Jombert eut le prix, on fait remarquer que si l'autre est d'une couleur plus agréable on ne peut pas non plus repousser un tableau qui renferme des beautés qui sont plus de l'essence de la peinture historique, que le tableau offre plus de compositions le dessin d'expression, parties essentielles de l'art, qu'il faut donner un second premier prix, et ne pas séparer deux amis, car il faut dire que Jombert allait dans l'attente du jugement parler aux juges des avis que je lui avais donnés pour son tableau, et qu'il serait charmé que, s'il ne devait pas avoir le premier prix, que ce fut enfin son ami qui fut préféré.

On rappela cette amitié trop rare entre rivaux de gloire, on décida donc qu'il y aurait un second premier prix, ce qui arrivait assez fréquemment quand on n'avait pas jugé de donner de premier prix dans les années précédentes. Il s'en trouvait un en réserve, on va aux voix, M. Lemonnier l'emporte de beaucoup, au grand étonnement des jeunes artistes, mes amis et de toutes les écoles. C'est ici que la scène devait changer et que je projetai de ne plus m'exposer dorénavant à une nouvelle humiliation. Je médite mon projet, j'affecte un visage calme auprès de mes parents et notamment mon oncle qui s'appêtait à m'emmener dans sa voiture à la campagne. Je fis changer la partie, je préfère aller souper à Paris chez lui. Je me retire, toujours avec l'apparence de la plus calme indifférence, mais libre, enfin seul avec moi, je me dispose à exécuter mon projet. Ce projet hélas, était de me laisser mourir de faim. Je m'y trouvais d'autant plus porté, que, comme on peut aisément le croire je ne sentais plus d'appétit, le lendemain également la faiblesse s'empara de moi, le surlendemain. Enfin, il y avait déjà deux jours et demi lorsque des personnes qui habitaient la même maison que moi, entendant mes soupirs, vont avertir M. Sedaine chez lequel nous logions. Il frappe, point de réponse, reffappe, encore moins, quoiqu'on l'avertît que certainement j'y étais.

Que fit ce brave et sensible homme, ce fut d'aller chercher le peintre Doyen son ami et l'un de mes juges, il lui conte le fait et ma résolution. Doyen, occupé dans ce moment à son plafond des Invalides, quitte vite l'ouvrage. Ils viennent aussitôt reffrapper à ma porte mais, comme je ne lui répondais pas. « Quoi, dit Doyen d'une voix élevée, Sedaine me parle de votre dessein, il n'y a pas de bons sens, mon ami, quand on fait un pareil tableau on doit s'estimer plus heureux que ceux qui l'ont emporté sur vous, ils changeraient bien avec vous »

Ces paroles consolantes dites par un homme dont j'estimais le talent, mon juge enfin, me font traîner à la porte et la leur ouvrir. C'est alors qu'il fut beau à les voir, non ce tableau ne me sortira jamais de la tête, l'un me tenait dessous les bras assis sur une chaise tandis que l'autre me passait un bas puis l'autre, enfin ils m'habillèrent complètement, et me firent boire et manger par degrés jusqu'à ce qu'enfin ils m'eurent emmené avec eux pour m'enlever les idées funestes. Figurez-vous les voisines présentes lorsqu'on me rappelait à la vie. [...]

Le choc de Rome

Départ pour Rome en 1775 après avoir gagné le prix en 1774.

Je partis pour Rome en 1775 en qualité de pensionnaire de l'Académie de France, et j'eus le bonheur de faire le voyage avec M. Vien, mon maître, qui allait y occuper la place de directeur de cette Académie. Quelques succès dans le mauvais genre de peinture d'alors et des éloges indiscrets de certains professeurs qui me recommandaient bien fort de ne pas changer ma manière et de ne pas faire comme certains peintres qui pour en avoir voulu prendre une autre étaient revenus de Rome pis qu'avant leur départ, me fortifiaient dans le parti de m'en tenir à la mienne, mais hélas ceux qui me donnaient de si mauvais conseils avaient donc bien mal vu l'Italie, car à peine fus-je à Parme que voyant les ouvrages de Corrège je me trouvais déjà ébranlé ; à Bologne je commençais à faire de tristes réflexions, à Florence je fus convaincu, mais à Rome je fus honteux de mon ignorance. Etourdi de toutes les beautés qui m'environnaient je ne savais auxquelles me fixer.

J'avais encore cependant des inégalités, Cortone hélas, le dirais-je, avait encore des charmes sur moi. Je fis même quelques croquis d'après lui, cela dura peu, mes courses dans les musées, dans les galeries m'ouvrirent les yeux lorsque la divine Colonne Trajane fixa totalement mes irrésolutions ; je fis monter dans mon atelier plusieurs de ces bas-reliefs. Je passai six mois à les copier. Je commençai alors à savoir diriger mes études, j'oubliai peu à peu les mauvaises formes françaises qui se présentaient sans cesse sous ma main, ce que je faisais commençait à prendre un caractère antique ; car c'est à quoi je m'appliquai principalement. J'entremêlais mon travail, je dessinais d'après le Dominiquin, d'après Michel-Ange et surtout d'après Raphaël.

Raphaël homme divin ! C'est toi qui par degré m'éleva jusqu'à l'antique ! C'est toi peintre sublime ! C'est toi parmi les modernes qui est arrivé le plus près de ces inimitables modèles. C'est toi-même qui m'a fait apercevoir que l'antique était encore au-dessus de toi ! C'est toi, peintre sensible et bienfaisant, qui plaças ma chaise devant les restes sublimes de l'antiquité. Ce sont tes doctes et gracieuses peintures qui m'en ont fait découvrir les beautés. Aussi après trois cents ans d'intervalle, pour prix de mon enthousiasme pour toi, daigne ô Raphaël, me reconnaître encore pour un de tes élèves. Tu m'en donnas un autre de ta main, c'est toi qui me plaça à l'école de l'antique ; que de grâces ne te dois-je pas, quel grand maître tu m'as donné, aussi je ne le quitterai de ma vie.

Je continuai donc à me conduire à Rome dans ces principes quand, voulant essayer mes forces dans la composition, j'entrepris de faire sur la toile une grande esquisse assez terminée représentant la mort de Patrocle sur le bûcher dans les bras d'Achille, Hector au bas du bûcher attaché par les pieds au char de son vainqueur. Calchas immolant douze princes troyens et tous les Grecs réunis montés sur leurs chars. Cette composition fit quelque plaisir à Rome, on voyait les intentions au goût antique, mais hélas ! on y voyait encore certaines traces françaises. Je les aperçus moi-même, me proposant bien de m'en corriger aussitôt que l'occasion s'en présenterait.

David, *Autobiographie*, 1808

Mais en 1780 son talent se développa entièrement dans un tableau qu'il fit pour la ville de Marseille représentant saint Roch qui guérit les pestiférés. Le tableau était destiné pour le Lazaret, mais les Marseillais aussitôt qu'ils le virent et ayant entendu parler des éloges sans nombre qu'il avait reçus à Rome, changèrent sa destination première pour le mettre mieux en évidence et le placèrent à la consigne à côté des ouvrages du Puget sculpteur.

En 1781, il fit pour son agrément à l'Académie de peinture, Bélisaire demandant l'aumône, et ce sujet si bien rendu par le Vandick, David eut l'art de le rendre nouveau par le groupe neuf et sentimental du petit qui demande l'aumône, par la manière singulière avec laquelle le serre l'infortuné Bélisaire. On se souvient de l'effet qu'a produit ce tableau au moment de l'agrégation de David à l'Académie [...]

Il s'aperçut en 1784 qu'il avait besoin de revoir l'Italie et d'ailleurs entraîné par l'amitié qu'il avait pour Drouais, son élève qui venait de gagner le prix cette année-là. Il se détermina pour ces raisons à faire le voyage avec lui et c'est en 1785, qu'il fit le tableau du Serment des Horaces, qui fixa sa réputation tant en Italie qu'en France et d'une manière si décisive, car s'il obtint beaucoup d'éloges dans ce pays-ci, il en fut accablé en Italie. Pendant trois semaines les rues de sa demeure ne désemplirent pas et pour éviter les malheurs les voitures allaient d'un côté des rues pendant que celles qui revenaient occupaient l'autre côté. Excusez ces petits détails, ce n'est que pour vous peindre l'effet que fit ce tableau à Rome. L'Académie de Saint-Luc, celles des Arcades et différentes lui envoyèrent des sonnets, soit en italien, soit en français, soit en latin.

Le peintre contre les pouvoirs

Il revint dans sa patrie et en 1786 il fit pour un de ses amis alors conseiller au parlement le tableau de Socrate buvant la ciguë, tableau qui est peut-être son chef-d'œuvre d'expression. En 1787 il fit pour le ci-devant comte d'Artois un tableau représentant les amours de Pâris et d'Hélène. Il ne s'était pas encore exercé dans cette sorte de genre agréable. Il ne fit pas de cet agréable que l'on avait vu jusqu'alors et le fit à la manière grecque et tout à fait antique. Il étonna ceux qui doutaient de ses succès dans le genre et les éloges qu'ils lui en firent attestent la réussite de l'ouvrage. Son amour-propre satisfait, il revint à son genre naturel, au style tragique et historique. C'est alors qu'il fit son tableau de Brutus rentré dans ses foyers après avoir immolé ses deux fils à la liberté de Rome. Il le fit en 1789 et M. le comte d'Angiviller

alors directeur général des bâtiments fit tous ses efforts pour l'empêcher de l'exposer au Salon : parce qu'alors il y avait de l'analogie entre la conduite de Brutus et celle qu'aurait dû tenir Louis XVI à l'égard de son frère et de ses autres parents qui conspiraient aussi contre la liberté de leur pays. Mais d'Angiviller n'y put réussir ; vint alors le 14 juillet et ensuite l'exposition du salon qui était le vingt-cinq du mois d'août. Ce tableau est peut-être le plus profondément et le plus philosophiquement pensé. Il a eu l'art de mêler le terrible et l'agréable dans l'attitude de Brutus, dans la douleur concentrée et la sensibilité de la mère et de ses jeunes petites filles qui viennent se réfugier dans son sein, et qui ne peuvent supporter l'horreur qu'elles éprouvent à l'aspect du corps de leurs frères morts et que les licteurs rapportent sur leurs épaules.

David, *Autobiographie*, avril 1793

